

Sur les ailes du parfum

Jean-Claude Brochu

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, J.-C. (2013). Sur les ailes du parfum. *Moebius*, (137), 35–38.

JEAN-CLAUDE BROCHU

Sur les ailes du parfum

Où s'exhale un parfum que le vent ne disperse pas.
Saint Augustin

Tant qu'existe une eau de lavande chez Caron, je ne m'inquiète pas du temps qui s'allonge entre aujourd'hui et les étés de mon adolescence, quand un dominicain en costume du 8 août disputait le ciel aux autres goélands, du sommet d'une île iodée en plein fleuve. Caron reste le fidèle passeur du souvenir d'un religieux avec des lettres qui m'a fait lire tout Julien Green sur cette île que Cartier nomma, si j'ai bonne mémoire, «île aux Guêpes», au cours de son second voyage.

La lecture et l'insularité faisant bon ménage, le père s'était pris d'affection durant l'été de 1976 pour François Paradis, aventurier lui aussi, qu'il relisait dans des volutes de cigarettes censément aussi utiles à éloigner les maringouins que la boucane de Louis Hémon. Je m'en suis souvenu hier après mon analyse devant les élèves : François s'en est allé enseveli sous les *Ave Maria*, saluant et respirant l'odeur d'une chape de laine vierge dévidée d'une Maria à une autre, donc trois fois plus virginale que la neige qui recouvrait au sens propre ses lainages de coureur des bois. Il serait mort, disait le père, non pas en grand pécheur, comme le suggérait dans le roman le curé de Saint-Henri qui le vouait au purgatoire, mais dans la pureté de nos premières amours aux senteurs de laine mouillée. De mon bureau, j'avais l'impression de suivre mon vieux maître à travers ces anciennes odeurs. La nostalgie se parfume de lavande.

Les parfums sont ensacheurs de souvenirs, ces fameux *cors de chasse*. Ils font signe. J'ouvre ma garde-robe et je reprends le chemin vers le dernier Noël. À la table de ma nièce, ma mère adoptive de quatre-vingt-douze ans chante par cœur *Mon enfant, je te pardonne*. Je repense à ce parfum de jeune fille que je lui avais fait découvrir il y a vingt ans et qu'elle devait certainement porter dans la circonstance. Je la revois le vaporiser et le frotter sur son avant-bras – à l'ancienne. Pour ces ultimes Fêtes avec elle, pour d'autres où je l'ai mis, reçu en amoureuse étrenne (même si les amours véritables sont parfumées d'elles-mêmes, au creux des omoplates), j'aimerai jusqu'à la fin le *Vétiver* de Goutal qui anime mes chemises. (Quatre de nos sens s'altèrent, mais le parfum dure autant que nous ou aussi longtemps qu'en produit l'industrie.) Il synthétise une certaine dureté pierreuse de ma vie montréalaise et l'iode de mon enfance à Rimouski. « Il imprègne ton aura », me répète l'un de mes proches. Il me suit, aurais-je le goût d'ajouter, comme un personnage de roman qui raconterait de façon vraisemblable les thèmes et événements majeurs de mon existence et qui, de plus, évoluerait avec moi dans l'espace et le temps.

Ma mère naturelle nous enveloppa, dès notre première rencontre, dans un *Trésor* de Lancôme, souvent décrit comme un *bug*, un câlin mutuel qu'elle aurait souhaité, selon le chant du Psalmiste, de toujours à toujours, d'avant nos retrouvailles à bien après l'odeur de cire du corps en agonie. Je conserve un échantillon dans un tiroir, à l'abri de la lumière et de l'humidité, en vue des petites résurrections aux heures difficiles. Je vais parfois jusqu'à entrer dans une pharmacie pour en tremper une mouillette que j'oublie au fond d'une poche pendant plusieurs semaines. L'odeur répond à l'appel. Ma mère m'entoure. Elle m'a fait cadeau de ce bouquet une fois pour toutes. J'ai sous les yeux le vase plein de roses en tissu que je lui avais envoyées à l'hôpital et qui sentent la poussière.

Je me dis que, si la plupart des matins, je me mets en joie avec *Terre* d'Hermès, on peut aussi voir là une façon de délimiter mon intimité. Son caractère coupant affirmerait plus encore que mes autres parfums: « Attention! Vous entrez dans un monde de livres, avec quelques

deuils, un amour, beaucoup de musique et de porcelaine.» C'est d'ailleurs par rapport à cette bulle de protection qu'il ne faut pas forcer la note: l'étiquette commande de se parfumer pour l'accolade – et non «à renverser les maisons», écrivait Marcel Jouhandeau. Les plus stricts sur ce chapitre ne s'imaginent pas davantage en train de nous nommer leurs effluves.

À la lecture du *Journal d'un parfumeur* de Jean-Claude Ellena, le nez de la maison Hermès, j'apprends qu'il travaille à l'élaboration d'une *Fleur de porcelaine*. Il ajoute en bon Grassois que la porcelaine sent le jasmin... Je l'attends. D'ici là, le catalogue des selliers de *Rocabar*, littéralement «couverture à barres pour le cheval», me réserve une chevauchée fantastique en forêt l'hiver.

Je peux m'asperger d'*Eau* de Guerlain avant la nuit: si je mourais dans mon sommeil, il serait bon que j'aie récité ma prière et qu'on me retrouve le lendemain prêt à traverser le Temps selon l'antique rituel, sans surprise sur le visage, étendu dans l'illusion olfactive du gazon coupé, rêvant de vert sans craindre le réveil. Le parfum est l'interprétation d'une perception, sa fleur sera celle de Mallarmé, *l'absente de tout bouquet*. S'agissant de la rose par exemple, nous savons déjà qu'elle est soliflore et n'appartient qu'à un seul. La même parfume le thé que je goûte à la cuillère. Mon embaumement ridicule voudrait en fin de compte rappeler vaguement ces anciens moines qui couchaient dans leur cercueil afin de s'exercer à mourir. Car le parfum demeure avant tout une arme défensive contre tous les mauvais coups du sort: il suffit pour s'en convaincre d'en jeter dans les yeux.

Plus sérieusement, Jésus (Mc 14, 8) proclame que l'on se souviendra de celle qui a répandu le nard sur sa tête juste avant les jours de sa Passion. La fin commence pour Lui au moment où Balthazar dépose la myrrhe prophétique entre l'âne et le bœuf de la crèche. Se parfumer revient donc effectivement à entrer dans la mort, à reconnaître le destin du corps dans la pourriture – fût-elle des plus nobles. Signe double, si l'on peut dire, le parfum est en même temps sacré, il renvoie à l'éternité de l'alliance entre les Élus de l'Ancien Testament et leur Seigneur. Dans le temple, sur l'autel brûlent en offrandes les parfums ou

l'encens, dont les vapeurs cachent et révèlent la Présence. On se parfume comme on s'offre à la mort, certes, mais dans l'attente du recès où se fixent les parfums que conduit la voix sublime de Karina Gauvin :

O for the wings of a dove! / Far away would I rove! / In the wilderness build me a nest, / And remain there for ever at rest (Bartholomew et Mendelssohn, *Hear my prayer*).

L'*Air sur la corde de sol* nous attendait lors d'une dernière visite à un confrère dont la dépouille était exposée. J'ai compris que l'odeur si caractéristique du lieu ne vient pas, comme je l'avais toujours cru, des fleurs mais des produits chimiques. Et je me suis revu adolescent boutonneux dans un habit à carreaux d'une laideur insigne, lorsque je courais littéralement les salons funéraires sur l'injonction parentale (souvent on « allait aux morts » à cette époque, y compris au cimetière, sous la crosse de l'archevêque en mitre, le jour de la Toussaint) pour réciter à de parfaits inconnus, avec force poignées de main sans embrassades, après le dépôt d'une carte et la signature du registre, une formule apprise de ma mère : « Je vous offre les condoléances de mes parents, monsieur et madame... » Depuis, sincères ou pas, il me semble que l'on m'en exprima assez peu. Autres temps, autres mœurs. Le sillage des hommes s'appelait *Brut 33* dans ces années-là.